

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 27

Artikel: On galant bin attrapâ
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204358>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

leurs gigantesques marmites, ils allaient et venaient, le rire aux lèvres, les bras nus, la toque blanche à la crâne, assaisonnant le pot-au-feu de toutes les herbes de la St-Jean, tremplant dans un bouillon des centaines de bottes d'asperges, mitonnant des sauces moelleuses, équilibrant sur des montagnes de choux fumants de tremblantes tranches de jambon, fatiguant la blonde salade qui débordait d'un cuvier, remplissant des arrosoirs d'un moka bouillant et délicieusement parfumé. Ce qu'ils servirent à leurs confrères ne fut donc pas un de ces repas prompts et légers qu'on appelle un « repas de chasseurs » (encore une manière de dire qui a perdu son sens primitif !); tout allait par écuelles et tout cependant était fait pour les gourmets les plus délicats.

Trouvez-moi, mesdames, cordons bleus qui vailles ces truculents maîtres-queux, et je paie la trahison chez la mère Fritz ! Ce n'est pas eux qu'on verra bouder à la besogne, ni faire danser l'anse du panier, et encore moins cacher dans l'armoire de la cuisine un pompier ou un tringlot !

Et vous, mesdemoiselles, quels meilleurs partis pourriez-vous souhaiter ? Je vous assure — et vous savez si j'ai l'habitude de dire des fariboles, — je vous assure que si j'avais des filles à marier je les accorderais, les yeux fermés, à des chasseurs de la Diana.

V. F.

On galant bin attrapâ.

Ya quoquè dzo onna djeina et dzouilla felhie dè ... — na, ne vu pas vo lo deré, vo z'ari le lui redzipeté et le porrâi fère dào grabudzo. — Don, la djeina felhie qu'aminé lo lacé ti lè matins avoué s'nâno, se reintornâvè, quand le reincontré on monsu qu'avai onna rude einvia dè l'embrassi.

Lo monsu ne savâi d'aboo pas coumin fère et tot d'on coup ye traôva on n'idée. L'arrêté cllia felhie, tandi que lo bourriquo allâvè adé devant et lâi fâ :

- Bondzo, brudzo, grachâose.
- Bondzo, monsu.
- Dé iô ite-vo ?
- Dé ...
- Ah ! dé ... ; cognâite-vo l'Elise à bolondzi ?
- Oï.
- Voudra-vo lâi fère onna coumechon ?
- A votron serviço.
- Eh ! bin, volliâi-vo l'embrassi por mé ? Mâ

noms à ses gens. L'une d'elles est Mathilde, cette sœur aimable de Gérard, qui, s'étant réunie à la dame d'Estavayer, à l'instant de la séparation des deux époux, a suivi son amie dans le couvent de Fraubrunnen, après la mort du baron de Belp ; l'autre, simple pensionnaire de cette maison, se trouve être parente éloignée d'Othon, puisqu'elle est fille de messire Humbert d'Aleman ; et c'est pour obliger l'abbesse, que les deux amies ont trouvé moyen de la prendre en troisième dans leur litrière.

Pendant que les gens-d'armes de Grandson escortent les religieuses, le chevalier demeure près de la litière ; après trois heures de marche, on arrive à Belp, le pont s'abaisse, la porte s'ouvre, et le cortège défile dans la grande cour du château. Alors sautant à bas de son cheval, Grandson s'empresse d'offrir la main à Catherine, qu'il conduit en silence jusqu'au pied de l'escalier. C'étoit la première fois depuis huit ans, que le chevalier revoyoit le séjour qui lui avoit offert le bonheur.

Un profond soupir trahit l'amertume des réflexions de Grandson à l'instant où l'épouse de Gérard s'efforçoit elle-même de lui dérober quelques larmes.

— Que tout est changé... ! s'écrie involontairement Catherine...

— Oh ! oui... replique Othon d'une voix altérée, tout, sauf le cœur.

Trop ému pour se résoudre en cet instant à revoir un lieu où tout lui rappelleroit le bonheur qui lui fut arraché, Grandson soupire encore une fois,

atteindé, ye vé d'aboo vo z'embrassi et pi vo lo reindrâi à l'Elise.

— Cein presse-te ? déemandé la felhie.

— Oï.

— Eh ! bin, bailli la coumechon à m'nâno ; vâidé-vo, lè dza tot avau, cordi vito, lâi sara pe vito que mè.

Le bonheur en ménage.

Le Conteure a publié, il y a quinze jours, je crois — ce doit être une dame qui nous écrit ces lignes — un article sur les formalités du mariage et sur le bonheur en ménage.

Du bonheur en ménage, je ne dirai rien ; il dépend d'une foule de circonstances, dans le détail desquelles il serait trop long d'entrer ici.

Du côté masculin, on prétend que huit fois sur dix c'est à la femme qu'il s'en faut prendre du désaccord en ménage. On prétend naturellement le contraire du côté féminin. Tous deux ont raison. Un peu plus d'amour vrai dans les unions matrimoniales atténuerait sensiblement le mal.

Dans les mariages dits d'*« amour »* — je laisse de côté les autres ; ils ne comptent pas — combien en est-il dont l'amour soit vraiment l'artisan ?

On fait grand état du « coup de foudre ». C'est lui faire, en vérité, trop d'honneur. Si parfois, il a réussi, il a, en revanche, nombre d'unions malheureuses sur la conscience. En son nom, les uns s'enrolent dare dare sous le drapeau matrimonial, qu'ils désertent bientôt. D'autres, au contraire, grisonnent et s'agrisent au seuil de l'hyménée, attendant toujours, pour le franchir, le « coup de foudre », qui ne vient pas : « Anne, ma sœur Anne, etc. ». Et cent fois, durant cette attente vainue, le bonheur passe à côté d'eux sans qu'ils s'en doutent.

Pour être heureux en ménage, il faut s'aimer avec sincérité et « solidement ». Tout est là !

Quant à la simplification des formalités du mariage, de laquelle d'aucuns espèrent merveilles, il ne faut point non plus se faire des illusions. Cette simplification n'est pas toujours un gage de félicité conjugale.

Ecoutez plutôt cette petite histoire qu'il me souvient avoir lue, un jour, je ne sais plus où. Elle s'est passée en Angleterre, comme celle que vous avez citée dans l'article qui m'a fait prendre la plume et qui, à tort ou à raison, me fait rompre un silence toujours prudent.

Un jour, un couple est appelé devant un

presse la main de son amante, et s'enfuit le désespoir dans le cœur.

Se rappelant le compte qu'il doit rendre de la réponse d'Enguerand, aux propositions dont on l'a chargé, il change de route, et prend celle qui conduit à Berne.

CHAPITRE XI

LES SUISSES SAVENT DÉFENDRE LEURS FOYERS

Cependant, exalté par la victoire d'Anet, Bubenberg¹ avoit médité pour la nuit de Noël, le coup de main le plus hardi : son intention étoit d'enlever le général Anglois dans le couvent de Frienisberg. Mais le déplacement imprévu du quartier général, ayant déjoué ce projet, le général Bernois change l'heure et le plan d'attaque, qu'il dirige désormais contre Fraubrunnen, et qu'il remet à la nuit du nouvel an. Lorsque Othon eut rendu aux chefs de la république, la réponse de Coucy, ils jugèrent que c'étoit désormais avec Léopold qu'ils devoient traiter, puisque des conditions raisonnables de sa part, pouvoient seules déterminer Enguerand à se retirer ; et ce fut du côté du due d'Autriche qu'ils dirigèrent de ce moment toutes leurs négociations. Toutefois n'ignorant pas combien il est important de se préparer à la guerre, lorsqu'on veut obtenir la paix, ils

¹ Le général Bernois.

tribunal de police de Londres. La femme demandait le divorce.

— La plaignante, questionne le juge, est-elle votre femme ?

— Oui, monsieur.

— Votre femme légitime, j'entends ?

— Oui, monsieur. John et Bob étaient présents. Bob tenait le balai.

— Le balai ! Pourquoi faire ?

— Pour nous marier, naturellement. Lorsqu'un garçon et une fille ont sauté par dessus le balai, ils sont mari et femme. C'est ainsi que nous nous marions tous, entre *costermongers*.

Les *costermongers* sont les marchands ambulants de Londres.

Voilà une cérémonie d'une simplicité admirable. J'imagine que le balai est un symbole. Il avertit l'épouse qu'il faut tenir la maison propre et que, si elle y manque, le manche de cet ustensile de ménage se dévissera en faveur de ses épaules.

Il n'y a pas très longtemps qu'en Ecosse toutes les cérémonies nuptiales se réduisaient à une forte poignée de main échangée entre les deux fiancés.

La façon la plus commune d'entrer en ménage en Ecosse était d'envoyer chercher la jeune fille et de l'attendre au public-house. A son arrivée, on servait deux verres d'aile.

— Voulez-vous de moi pour époux ? demandait le jeune homme.

— Je veux bien ! répondait la jeune fille en baissant pudiquement les yeux.

Ils mouillaient leurs pouces avec de la salive et se touchaient mutuellement le bout des doigts ; puis les deux verres d'aile par là-dessus, et le mariage était bâti à chaux et à sable.

« Vous le voyez, on ne pourrait simplifier plus les formalités du mariage. Eh bien, il n'y en eut pas moins désaccord, puisque divorce s'en suivit. »



Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
AMI FATIO, successeur.

crurent devoir laisser agir Bubenberg, présumant qu'un succès de plus, ne pourroit que faciliter les négociations ; et continuant au surplus, d'employer Grandson, ces habiles Magistrats le chargèrent de proposer à l'ennemi un espèce de cartel pour les prisonniers qu'on feroit de part et d'autre. Le chevalier accepta d'autant plus volontiers cette seconde commission, qu'il avoit à demander au comte de Kent, une sauvegarde pour le château de Belp. Partant donc de Berne, le jour même de la célèbre bataille de Fraubrunnen, Othon passa chez la dame d'Estavayer, et n'arriva qu'un peu avant midi au quartier général des Anglois.

Le comte de Kent, enchanté de voir arriver Grandson, le reçoit comme un convive précieux ; et la sauvegarde qu'il demande pour le château de Belp, lui est expédiée sur champ, à condition qu'il sera de retour vers le soir, pour festiner avec ses amis.

Heureux d'avoir pourvu à la sûreté de ce qu'il aime, Othon qui s'est engagé à porter lui-même cette sauvegarde, part pour le château de Belp, en promettant d'être de retour pour l'heure du repas. On verra quel incident bizarre l'empêcha de tenir parole.

Surprise de ne point voir arriver Grandson, Catherine conjecture qu'il n'a pu obtenir du comte de Kent, la sauvegarde qu'il s'est chargé de lui demander ; cependant, je ne sais quelle inquiétude vague, quel pressentiment funest la trouble et l'agit.